

C'est la faute à Rousseau

Autor(en): **Wolf, Rafael**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est la faute à Rousseau

Sorti le 12 décembre dernier, «Le peuple migrateur» est un hymne à la nature et au monde des oiseaux. Une fable joliment mise en image, qui propose pourtant une philosophie discutable.

Par Rafael Wolf

Et si l'on parlait du «Peuple migrateur»? Si l'on oubliait le discours promotionnel d'usage, orienté sur les multiples prouesses techniques du documentaire de Jacques Perrin? Et si l'on examinait un peu la vision du monde qu'il propose? Car devant cet album d'images à la beauté indéniante restituant, selon les propres termes du réalisateur¹, un «paradis originel», on est en droit de ressentir un malaise profond face à une telle idéalisation de la nature, une telle négation de la cruauté inhérente au règne animal, une telle diabolisation de l'être humain.

On nous rétorquera qu'il s'agit d'une fable, comme l'attestent un soin esthétique évident, la musique planante composée par l'insupportable Bruno Coulais ou encore la volonté, tout à fait louable, d'éviter le caractère pédagogique généralement associé aux documentaires animaliers. Mais chaque fable porte en elle une morale qui mérite un décryptage attentif. C'est le cas pour Walt Disney autant que pour La Fontaine. C'est

aussi le cas pour «Le peuple migrateur», même si les oiseaux suivis par Perrin et son équipe ne sont pas doués de la parole.

La belle verte

Documentaire poético-ethnologique, «Le peuple migrateur» laisse perplexe quant à son enjeu: montrer que le phénomène de migration correspond à une nécessité de survie, tout en idéalisant la nature à travers une application naïve de la pensée rousseauiste. Une question essentielle se pose dès lors: qu'est-ce qui peut bien mettre en danger les oiseaux du film? La longueur du trajet à parcourir? De redoutables prédateurs? De violentes intempéries? Non. La menace, c'est l'homme «industrialisé».

Au détour de certaines séquences, de grandes villes se dressent ainsi comme les signes maléfiques d'une présence insolente,

alors que l'accueillante mare d'un village invite le spectateur, tout comme les volatiles, à s'immerger dans son eau purificatrice. Réduits à un rôle de figuration, les quelques êtres humains représentés sont, au choix, d'horribles chasseurs, des paysans aux commandes d'énormes moissonneuses-batteuses, fonçant droit sur un pauvre poussin perdu au milieu d'un champ de blé, ou des ouvriers peuplant une usine au sol inondé de flaques de pétrole. Seules présences humaines positives: un enfant et une vieille femme vivant à la campagne. Bref, le bonheur est dans le pré, garant d'innocence et de pureté. La morale a le seul mérite d'être claire.

Une cruauté refoulée

Pour un peu, on aurait envie d'encourager les gentils oiseaux à fondre sur les méchants humains comme un châtiment divin. Le cauchemar d'Hitchcock se transformerait ainsi en un rêve idyllique. Selon notre degré d'humanisme, on sera au mieux indifférent, au pire rebuté, par

On est en droit de ressentir un malaise profond en face d'une telle idéalisation de la nature, une telle négation de la cruauté inhérente au règne animal, une telle diabolisation de l'être humain.

cette vision des hommes et du monde. Mais le plus grave reste tout de même l'édulcoration du règne animal présente dans «Le peuple migrateur». La cruauté implacable liée à la loi de la nature pointe pourtant discrètement le bout de son nez lors de quelques brèves scènes au suspense outrancier. L'une des plus marquantes reste celle où l'on voit un oiseau à l'aile brisée, échoué sur une plage, lentement entouré par une horde de crabes. Une longue danse macabre brusquement avortée, suivie d'une image montrant les crabes en train de dévorer une masse impossible à identifier. Un bout de steak? Une banane? Une boîte de raviolis? L'effet de montage trahit en tout cas l'incapacité du cinéaste à assumer cette part désagréable, mais néanmoins fondamentale, de la logique naturelle. De la même manière, Perrin se dégage des plans où l'on voit quelques oiseaux se faire abattre par des chasseurs, assurant dans le générique final qu'il n'a pas filmé ce qui s'avère être des archives. Infiniment plus honnêtes, Robert Flaherty et son documentaire romancé «Louisiana Story» (1948) – célèbre pour sa foudroyante attaque d'un héron par un crocodile –, renvoient ce «Peuple migrateur» à ce qu'il est fondamentalement: l'étendard d'une utopie écologiste aussi radicale qu'effrayante. ■

1. Voir interview dans *Films* n° 1, décembre 2001.

